

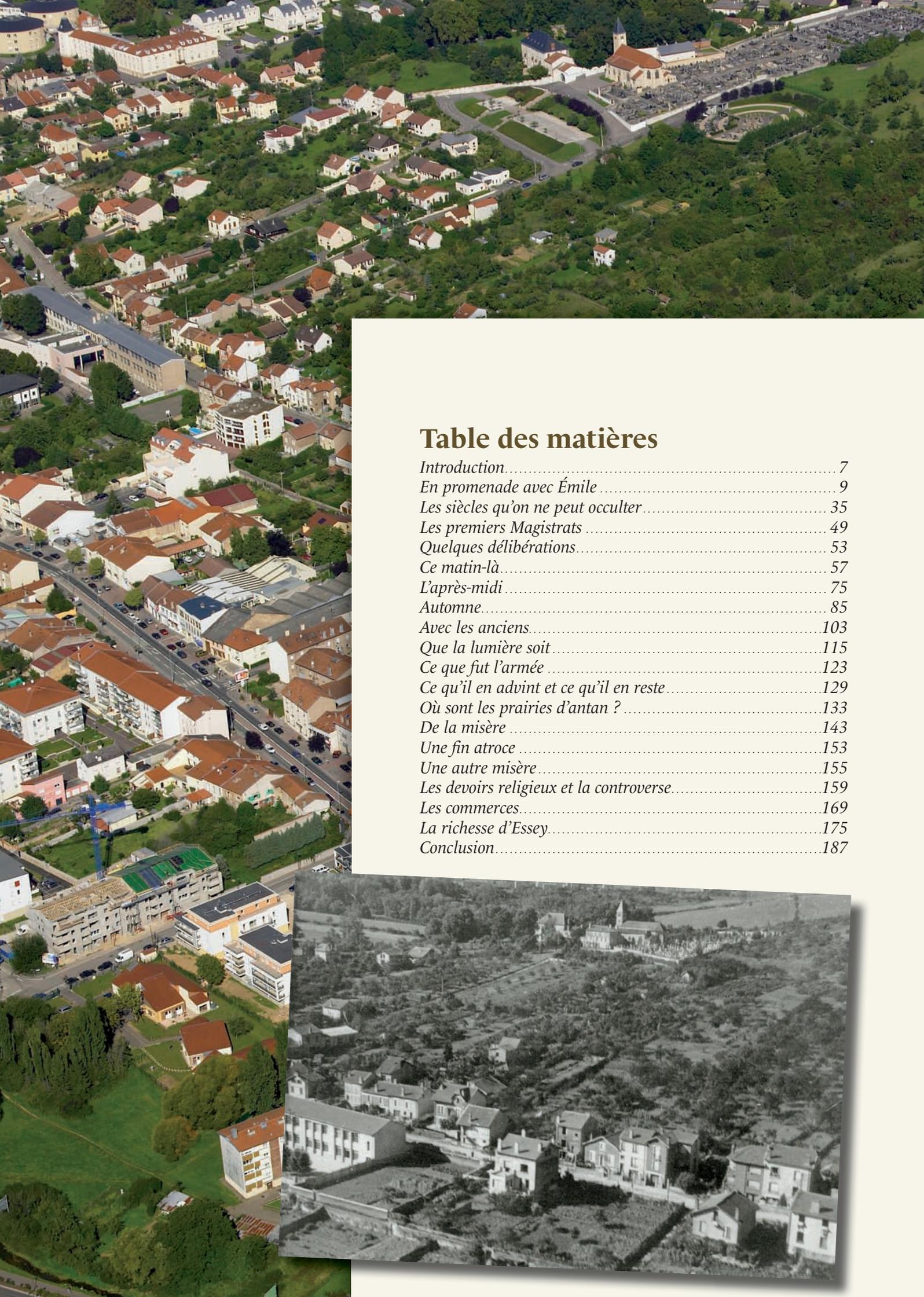
# ESSEY-LÈS-NANCY

## *Dans les pas d'Émile*

**Jean Castelli**

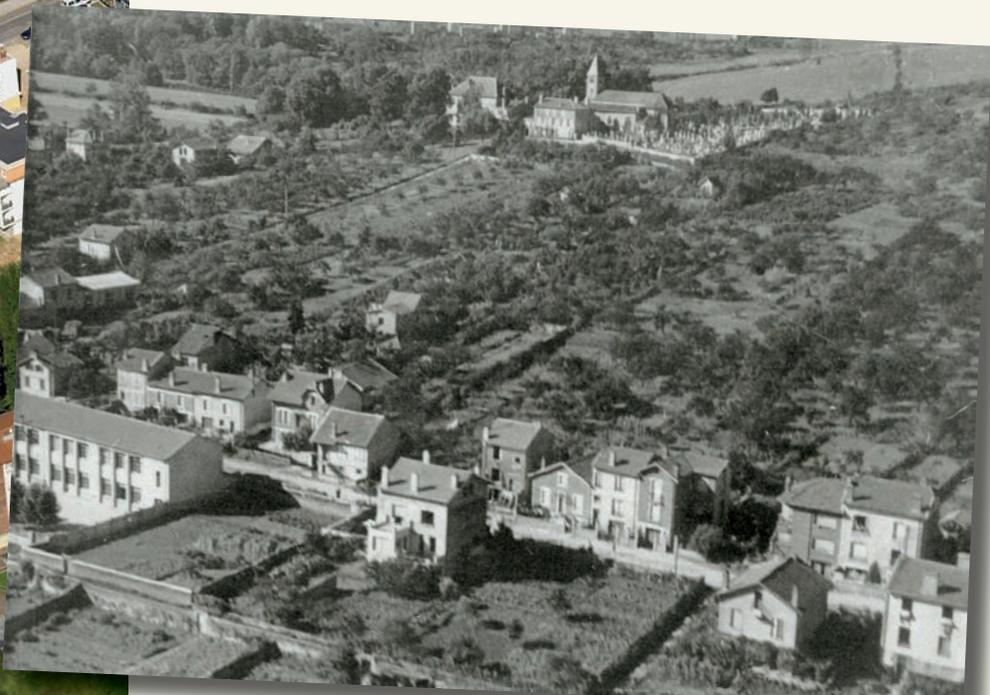
et l'Atelier Mémoire d'Essey





## Table des matières

<i>Introduction</i> .....	7
<i>En promenade avec Émile</i> .....	9
<i>Les siècles qu'on ne peut occulter</i> .....	35
<i>Les premiers Magistrats</i> .....	49
<i>Quelques délibérations</i> .....	53
<i>Ce matin-là</i> .....	57
<i>L'après-midi</i> .....	75
<i>Automne</i> .....	85
<i>Avec les anciens</i> .....	103
<i>Que la lumière soit</i> .....	115
<i>Ce que fut l'armée</i> .....	123
<i>Ce qu'il en advint et ce qu'il en reste</i> .....	129
<i>Où sont les prairies d'antan ?</i> .....	133
<i>De la misère</i> .....	143
<i>Une fin atroce</i> .....	153
<i>Une autre misère</i> .....	155
<i>Les devoirs religieux et la controverse</i> .....	159
<i>Les commerces</i> .....	169
<i>La richesse d'Essey</i> .....	175
<i>Conclusion</i> .....	187



## Préface

Ah, le bel ouvrage !

C'est pour moi un plaisir et un honneur que d'introduire cette œuvre collective, fruit d'un véritable travail d'équipe, conjugué aux multiples talents qui s'y expriment.

L'écrivain Jean Castelli d'abord, n'a pas son pareil pour faire revivre les mille anecdotes qui émaillent le passé de notre cité, des Leuques aux plus récents de nos habitants. Cerise sur le gâteau, à la lecture de ses réflexions et de ses bons mots, on sent qu'il s'est amusé ; son récit n'en devient que plus vivant. On sourit souvent, mais il convient également de souligner le sérieux et la richesse de sa base documentaire.

Son travail n'aurait sans doute pas été aussi complet sans l'aide précieuse et l'abnégation passionnée des membres de l'Atelier Mémoire d'Essey – désormais doté d'un statut associatif – qui ont recueilli pendant deux années une grande partie des reproductions photographiques présentes dans ces pages, et les témoignages des « Anciens » qui se sont prêtés au jeu de l'interview pour nous faire part de leurs souvenirs personnels.

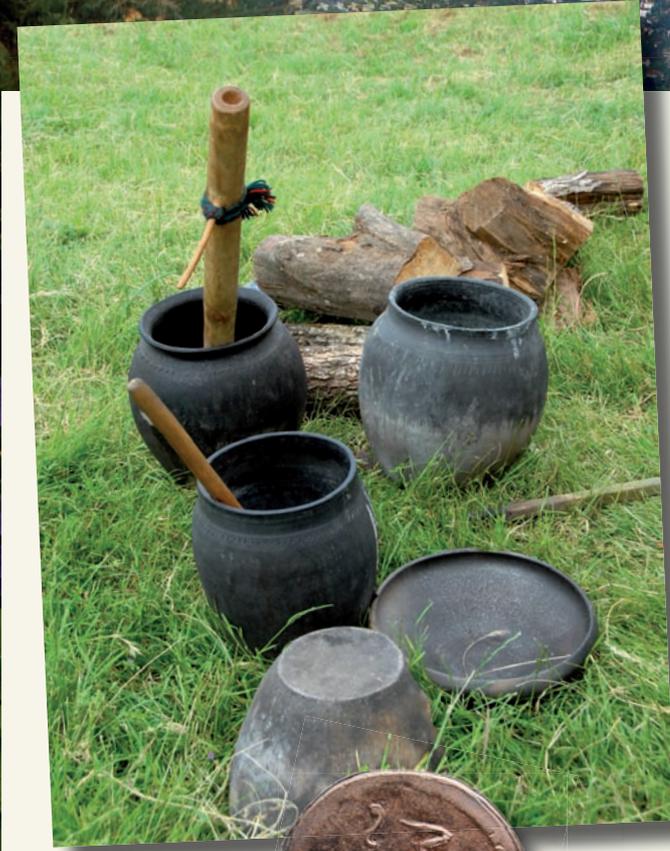
Enfin, je veux souligner l'extraordinaire qualité de la ligne graphique, et de la composition des pages élaborée minutieusement au fil des mois par Pascal Laurent. Ce travail rend hommage au talent de l'auteur et valorise avec justesse une iconographie extrêmement variée, qui n'est pas tombée dans le piège de rester cantonnée dans les seules images du passé !

Cet ouvrage, digne successeur des deux précédentes publications sur notre ville, saura à n'en pas douter devenir indispensable à tous les Ascéens.

Je vous souhaite une bonne lecture et une agréable découverte.

**Jean-Paul Monin**  
*Maire d'Essey-lès-Nancy*  
juillet 2013





© Fonolia

© illustration Pehel





Camp leuque  
Cross de  
l'Oppidum  
juin 2013



## Introduction

L'usage veut qu'en citant ma ville, on dise « Essey-lès-Nancy ». En écrivant la première phrase de ce livre, une question me vient à l'esprit : pourquoi ne dirait-on pas « Nancy-lès-Essey ? »

Présomptueux, penserez-vous ! Peut-être même direz-vous : « Absurde, un tel chauvinisme ». Et pourtant, alors que Nancy n'avait pas encore fait son apparition, sur les hauts d'Essey existait déjà un oppidum peuplé de Leuques et, avant eux, probablement de quelques individus chasseurs.

La conquête romaine ayant amené au moins pour quelque temps la paix et la prospérité, les hommes, fatigués de mal vivre dans des huttes de branchage couvertes de terre derrière des fortifications cyclopéennes, descendirent à mi-côte où ils élevèrent, à l'instar des conquérants, des constructions plus avenantes qui devinrent des maisons.

Pendant toutes ces années, à l'emplacement du futur *Nanciacus*, le Nancy de maintenant, n'existaient que de mauvais marécages !

Alors, mon chauvinisme est-il si déplacé ? Ne croyez pas que je veuille instaurer une polémique entre un petit poucet d'environ 8 000 habitants et un géant





*Plus vous en*



**EFFETS DU SULFATE D'AMMONIAQUE SUR VIGNES**  
 Expérience organisée par M. GOUTORRE, Secrétaire de la Société Lorraine de Viticulture, à ESSEY-LES-NANCY (M., es-M.)



**RENDEMENT SUR BOUTURES ENRACINÉES " OBERLIN 885 "**  
 Sans Sulfate d'Ammoniaque : 60 %      Avec Sulfate d'Ammoniaque : 70 %  
 R. C. N° 44.740      G. P. A. N° 5.144

de plus de 100 000 citadins. Mon propos n'a d'autre intention que de démontrer que l'histoire offre bien des étonnements !

Et aussi, que vous soyez fier d'habiter une ville plusieurs fois millénaire.

Pour vous mettre l'eau à la bouche (quelle incongruité, pour parler d'un terroir autrefois couvert de vignes !) – ou plutôt pour vous donner l'envie de lire ce texte sans prétention – j'en appelle au grand chantre de la Lorraine, à savoir Émile Badel (1861-1936) :

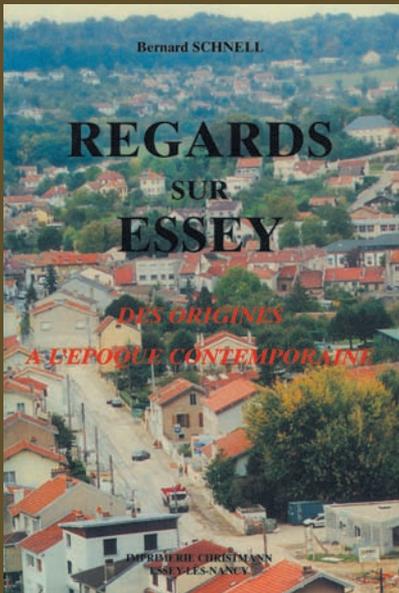
*« L'église d'Essey et ses environs sont la plus délicieuse oasis de reposée bienfaisante qui soit en terre de Lorraine. Et quels environs ! des vignes qui s'agrippent aux coteaux mamelonnants, des jardins clos emplis de poires juteuses, des noyers chargés à glane, un parc mystérieux aux sombres frondaisons. »*

Je précise que le présent ouvrage n'est pas un livre d'histoire du genre scolaire. C'est un récit historique qui, comme mes autres ouvrages, se veut divertissant et malgré tout sérieusement didactique.

« Il faut s'instruire dans la gaieté, le savoir triste est un savoir mort. » Voltaire.

Vous allez suivre les promenades d'un vieil Ascéen, qui vous racontera sa ville, comme vous pourriez la raconter à vos enfants.

Si vous êtes désireux d'approfondir, je vous recommande l'ouvrage de Bernard Schnell, *Regards sur Essey*, particulièrement bien documenté. Ce livre est aujourd'hui malheureusement épuisé, mais reste consultable à la Bibliothèque pour Tous.





## En promenade avec Émile

Émile, après avoir été éloigné pour raison professionnelle d'Essey où il était né en 1936, est revenu chez sa fille Catherine. Il espère bien y terminer sa vie. À soixante-quinze ans, il est encore vigoureux, sec comme un vieux cep des vignes disparues des coteaux d'Essey. Certes, ses cheveux et sa moustache ont blanchi, mais il se tient droit, regard qui porte au loin, franc devant. C'est un homme de la race lorraine.

Depuis son retour, il ne cesse d'arpenter les rues et lieux de ce qu'il avait quitté village et qui maintenant s'avère être une ville !

Que de fois, dans son exil, n'a-t-il revécu ses souvenirs d'enfance. C'était la guerre qui en constituait l'essentiel. D'abord le départ de son père pour le front, affecté à un fort de la ligne Maginot, d'où sa captivité dans un stalag en Bavière. Puis les colonnes de réfugiés venant d'Alsace, fuyant les envahisseurs. Il avait été frappé par leur aspect misérable. Les paysans avaient attelé leurs derniers chevaux à un chariot qui, outre les matelas et quelques ustensiles, transportait la grand-mère vêtue de noir, triste, le regard perdu, les pensées restées au pays abandonné. D'autres poussaient ou tiraient de misérables charrettes sur lesquelles étaient juchés les bambins, dont l'aube de





Exode en 1940

© Wikipédia Deutsches Bundesarchiv

Le 69<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie en 1913



ESSEY - Les Casernes du 69<sup>e</sup> de Ligne

Les casernes du 69<sup>e</sup> de Ligne



La Lorraine illustrée  
Environs de Nancy — ESSEY - Les Casernes du 69<sup>e</sup> de Ligne



la vie ne s'annonçait pas sous les meilleurs auspices ! On entendait les pleurs des bébés. Quelques vieux essayaient de suivre, appuyés sur leur canne, tête basse, leurs pensées honteuses de leur fuite.

Tous ces pauvres gens quémandaient de l'eau aux Ascéens et proposaient d'acheter quelques vivres. Ceux qu'ils avaient emmenés étaient épuisés depuis longtemps. Ils étaient alors pourvus gratuitement par les autochtones. Il y avait même l'oncle Gustave qui distribuait les bouteilles de vin de sa vigne des « champs Colas » en leur disant : « Allez, prenez, encore une que les boches n'auront pas ! ». Quelques mères demandaient du lait pour le biberon du petit dernier ; les vaches ascéennes donnaient sans barguigner.

Et puis la misère s'en allait sans bien savoir où, laissant derrière elle la peur du lendemain. Les plus jeunes interrogeaient ceux qui avaient connu la « Grande Guerre », qui ne savaient quoi leur répondre. En 1914, l'offensive allemande avait été stoppée au « Grand Couronné ». Le 69<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, installé au quartier Kléber en 1913, y avait prouvé son courage. Son souvenir est perpétué par l'avenue qui en porte le nom. Essey n'avait donc pas été envahie par les ennemis.

D'autres réfugiés suivaient, mais ne s'arrêtaient pas. Un jour arrivèrent des hommes tout de gris-vert vêtus, longeant les murs, fusil à la hanche, scrutant les ruelles, pénétrant l'arme épaulée dans les granges pour s'assurer que des combattants français ne s'y trouvaient pas. Par des cris gutturaux, ils signifiaient que cacher un soldat français provoquerait des représailles terribles ! Mais sur tout cela, j'aurai l'occasion de revenir.

Les enfants d'Essey, durant cette période mouvementée, avaient été privés d'école. Quand je dis « privés », j'exagère, « dispensés » serait plus adapté et « en vacances » serait

*À l'assaut  
de La Fallée*

*Avant  
le Nid*



encore mieux ! Les indésirables arrivants avaient réquisitionné plusieurs salles de classe. Il fallait laisser le temps à la municipalité de trouver des solutions.

Ce jour, qui s'annonce beau, Émile décide de monter dans les hauts, voulant revoir un panorama qu'il avait si souvent contemplé étant gamin. L'abbé Laurent, curé, y emmenait les enfants le jeudi après-midi, jour de congé des écoliers à l'époque.

Émile entreprend la montée par la rue de la Fallée (anciennement chemin rural de la Fallée), non sans s'arrêter plusieurs fois pour reprendre son souffle.

Le nom de « Fallée » évoque les feuilles et indique un lieu boisé de feuillus.

Il va de surprise en surprise. À sa gauche, plus de prés ni de ruisseaux, mais deux lotissements « Le Nid » et « Les Terrasses », et à leur suite d'autres constructions au lieu-dit « Plein Soleil ». À sa droite aussi, nombreuses sont les nouvelles maisons. Heureusement, l'urbanisme cesse avant le sommet. Ses derniers pas l'emmenent au début du chemin stratégique. Il estime que ses soixante-quinze ans lui interdisent un effort supplémentaire. Il lui faut s'asseoir.

Une roche au dessus plat, émergeant de la prairie, s'offre pour son repos. Il s'y pose et regarde, émerveillé, comme en son enfance. Il est d'un calme émoullent, propice au souvenir de temps révolus. Les haies bruissent de la gent ailée. Les prunelliers commencent leur fructification. Après les premières gelées, les baies seront bonnes à être transformées en eau-de-vie. « Une petite goutte, ça vous requinque », disait sa grand-mère au facteur refroidi par l'hiver.

Il a plu la veille, dégageant ainsi l'horizon du voile



*Point de vue du chemin stratégique,  
au-dessus du domaine Plein Soleil*





atmosphérique. Très loin on aperçoit les premiers contreforts vosgiens. Plus près, le plateau lorrain avec l'éparpillement des villages : Saulxures (où est situé le bois d'Essey), Pulnoy, Seichamps, Tomblaine, Cerville (qui naguère s'appelait Cercueil) et bien d'autres. Sans oublier Saint-Nicolas-de-Port et les tours de sa basilique gothique. À droite, Nancy et ses buildings.

Encore plus près, sur les prairies où, au début de l'automne, il allait cueillir des colchiques – à l'effroi de sa mère qui lui recommandait sans cesse de ne pas porter ses mains à sa bouche et de bien les laver après la cueillette – on découvre de grands cubes métalliques : ce sont les nombreux magasins de la zone commerciale dite « de La Porte Verte ».

Certes, il faut vivre avec son temps. Émile s'y efforce, il lui faut faire bien des efforts pour s'en accommoder. Il plaint Le Grémillon, ruisseau qui prend sa source à Pulnoy à 240 mètres d'altitude, traverse Seichamps et La Porte Verte avant d'entrer à Essey. Avec son père, il y allait pêcher des grémilles, très appréciées des gourmets. Il avait connu ce cours d'eau libre, avec des berges fleuries où il faisait bon se reposer après la fenaison. Comme la Meuse, chantée par le poète Charles Péguy qui lui a dédié ce vers célèbre, « Adieu Meuse endormeuse et douce à mon enfance » ; comme le poète aquitain Ausone (né en 309 ou 310 après JC – pas moi, Jésus Christ) qui a célébré la Moselle, notre fleuve a eu son troubadour. Vous lirez ci-après les couplets d'un anonyme qui a composé « Au bord du Grémillon » sur l'air de « Sous les ponts de Paris » :



### I

Jadis dans la prairie  
Arrosant la cité  
Un ruisseau plein de vie  
Étalait sa beauté  
Ruisseau charmeur  
dont la senteur  
Par les soirs embaumait la plaine  
et joie très pure,  
Mainte friture  
Récompensait bien notre peine

### II

Sur un lit d'herbe sèche  
Combien de rendez-vous !  
Tous les concours de pêche  
avaient des succès fous  
Goujons coquets  
Brochets bouxets  
Se promenaient pleins de prudence  
Barques légères  
Flottes altières  
Nous apportaient belle affluence.

### Refrain

Au bord du Grémillon  
On taquinait l'goujon  
Et tout joyeux  
Le soir par le village  
Souvent les Vieux  
Nous parlaient de sa plage  
Au bord de ses flots bleus  
*(N'exagérons rien, ce n'est pas le Danube ! NDLA)*  
On se sentait heureux





*Entretien du Grémillon par les services de la Communauté Urbaine du Grand Nancy*



*Grémille  
© Wikipédia - Tiit Hunt*



*Les avaloirs*



*La crue tragique du 22 mai 2012*



Car tout se terminait par la chanson  
Au bord du Grémillon

### III

Comme tout se modernise  
Essey fit comme partout  
Essey connut la crise  
Fit le tout-à-l'égout  
Dans les tuyaux  
Oh ! les chameaux  
On enferma c'tte belle eau claire  
Le sous-marin  
Put à grand train  
Se déverser dans la rivière

### Dernier refrain

Au bord du Grémillon  
Plus de bruit de chanson  
Pauvre crapaud  
Coasse dans l'espace  
C'est un tuyau  
Qui va prendre ta place  
Adieu parfum du soir  
Rendez-vous dans le noir  
Ce n'est plus qu'une canalisation  
Notre pau'Grémillon

Cette ode remarquable a été publiée dans un bulletin paroissial de 1937. Plutôt que de chanter « C'est à boire qu'il nous faut », entonnez donc cet hymne. Peut-être ne vous rappelez-vous pas l'air de « Sous les ponts de Paris » ? Recherchez vos vieux vinyles !



De longs tronçons de ce ruisseau sont aujourd'hui souterrains, recouverts de béton pour des besoins urbanistiques. Dans sa partie visible, barbotent des canards et fleurissent des lys d'eau, de vieux saules torturés donnent de l'ombre. Une élégante passerelle en bois le franchit. Il est vrai que ce ruisseau fait partie d'un programme de réhabilitation entrepris par le Grand Nancy. C'est heureux, car c'est le « fleuve » de notre ville dans lequel se jettent tous les autres, hélas maintenant invisibles. Le seul signe de leur existence est leur murmure de prisonniers que l'on entend par les avaloirs. L'un d'eux, le ruisseau de la Noue – invisible maintenant – situait la frontière avec Saint-Max. Il rejoignait le Grémillon au « Pont de Pierre » dont une rue perpétue le souvenir.

À partir du terminus du tramway, notre « fleuve » s'engloutit dans les ténèbres du collecteur. Il ne voit plus le jour et va se jeter dans la Meurthe à 197 mètres d'altitude, soit un dévers de 43 mètres seulement, ce qui ne le rend pas utilisable pour le canyoning ! Il est bien mal récompensé des services qu'il a rendus, notamment en faisant fonctionner un moulin à blé détruit en 1633 par les troupes de Louis XIII qui assiégeaient Nancy. Puisqu'on parle de moulin, en 1728, un certain Jean Mourot était meunier au moulin du « vieux château », certainement le « haut château ». C'est en 1784 que notre ruisseau prit son nom définitif. En 1771 on disait le ruisseau de Gremion ; en 1761 le Gremelon ; en 1703 le Drumelon.

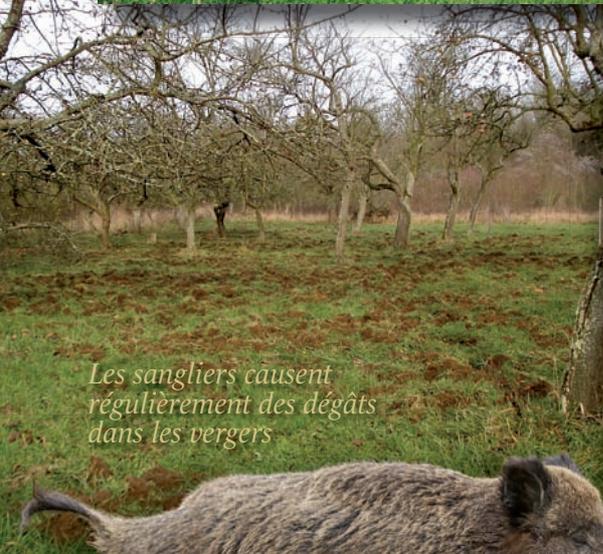
D'autres ruisseaux venaient en grossir les flots : Abron, du Bas Château, des Bijoins, de la Balaie, la Moissonnerie, la Goulotte et un autre dont la dénomination est perdue ; ces cinq derniers sont des ruisseaux de plaine.



*La passerelle en bois  
au-dessus du Grémillon*



*Renaturation  
des berges*



Les sangliers causent régulièrement des dégâts dans les vergers



À ses pieds, Émile voit les anciens vergers, qui ont remplacé les vignes, aux mirabelliers nouveaux, qui produisent encore et dont beaucoup de propriétaires sont maintenant inconnus. D'autres, pour diverses raisons, ne les entretiennent plus. Ces abandons favorisent la tranquillité de la faune – les oiseaux, mais aussi les chevreuils – et permettent aux sangliers de venir se nourrir dans les jardins potagers en y faisant beaucoup de dégâts.

Lucas, son arrière-petit-fils, lui a même raconté qu'en 2008, trois de leurs congénères s'étaient égarés en plein centre-ville, rue Parmentier. Le lieutenant de louveterie avait dû les abattre dans le jardinet d'un immeuble, ce qui avait révolté plusieurs riverains !

Il n'y a plus de vignes et pourtant des titres de propriété font état de leur existence dès le XIV<sup>e</sup> siècle. Peut-être que quelqu'un fera un jour comme la commune voisine, Dommartemont, qui en a reconstitué une.



Les vignes de la commune de Dommartemont

Émile est soudain troublé dans ses réflexions par l'apparition d'un lièvre bondissant de derrière lui. Ce qui ramène ses pensées sur les hauts, c'est-à-dire à la butte Sainte-Geneviève.

Il est évident que cette dénomination n'est pas celle d'origine, puisque l'*oppidum*, appelé sur les anciens plans « plaine de Châtel », existait bien avant la chrétienté. Il semble que la seule raison de son édification soit sa position élevée, qui permettait une défense facile. C'est pourquoi il fut abandonné tôt. L'appellation « Châtel » dérivant sans doute de *castrum*, qui indique une place forte située sur une hauteur.

Il est certain qu'il fut occupé continuellement, de l'époque de la « Tène I » jusqu'à celle de la « Tène III ». Soit de 400 avant Jésus-Christ à moins 52 et un





peu au-delà. Selon certains archéologues, les substructures d'une soixantaine de cabanes y auraient été décelées. Quelques familles aristocrates y avaient demeure et aussi beaucoup d'artisans, travaillant le textile (chanvre, laine), le cuir, et surtout le métal dont le minerai se trouvait dans son sous-sol, sous la couche calcaire.

Un important « mobilier » – c'est ainsi que l'on nomme les restes de ces civilisations disparues – pointes de flèches, dards, grattoirs en silex, fers de haches, fibules, plaques de ceintures, harnachements de chevaux en bronze, pièces d'argent et de bronze et autres, prouve la pérennité sur plusieurs siècles de ce site fortifié, du type « éperon barré » (pour faire savant). En effet, un mur défensif protégeait le seul passage d'accès facile au nord, vers le « plateau de Malzéville ». Il serait bon que de nouvelles campagnes de fouilles soient entreprises, il y a sûrement de belles trouvailles à faire.

On sait peu de choses sur l'histoire de ce site. Cependant, certains historiens y ont situé un combat que je vous résume :

Existait parmi les peuples dits « barbares » – Triboques, Vangons, Ostrogoths... Je ne les citerai pas tous, on dirait l'inventaire des jurons du capitaine Haddock ! – une tribu, les Alains, appartenant au peuple Scytique habitant le Caucase. Selon le principe : « Ôte-toi de là que je m'y mette », les Huns envahirent leur territoire. Voilà les Alains sans domicile fixe et contraints de chercher ailleurs gîte et couvert. Comme c'était la mode, ils cherchèrent en Gaule et arrivèrent au pied de notre oppidum, bien décidés à trucider les trop heureux résidents et à s'emparer de leurs biens. Ceux-ci naturellement résistèrent, ils appelèrent en renfort ceux du « Camp d'Afrique » (autre oppidum au-dessus de





Revue du 20<sup>e</sup> Corps d'Armée passée par le Général BAILLON, le 31 Mai 1906, sur le Plateau de Malzéville

Le Défilé de l'Infanterie

Revue de printemps au plateau de Malzéville, le 31 mai 1906



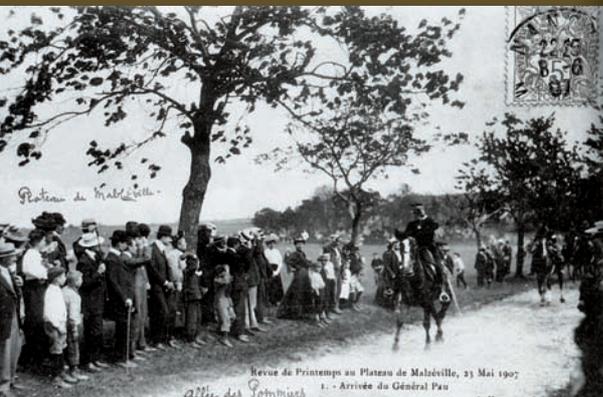
Revue du 20<sup>e</sup> Corps d'Armée passée par le Général BAILLON, le 31 Mai 1906, sur le Plateau de Malzéville

L'Infanterie - Défilé en Masse



Revue de Printemps au Plateau de Malzéville, 23 Mai 1907  
2. - En attendant la Revue

Revue de printemps au plateau de Malzéville, le 23 mai 1907



Revue de Printemps au Plateau de Malzéville, 23 Mai 1907  
1. - Arrivée du Général Pau

Messein). L'union faisant la force, ils infligèrent une sévère défaite aux intrus, que l'on ne revit plus. Voilà le premier haut fait connu (même si c'est incertain) de vos ancêtres. Si vous en avez un dans votre arbre généalogique, soyez fier ! Peut-être descendez-vous de leur chef, qui se serait nommé « Ascius ». Vous voyez que l'on se rapproche d'Essey ! Mais chez les historiens on rivalise de notoriété, ce qui en conduit certains à contester l'affirmation des autres et à prétendre que ce valeureux guerrier s'appelait « Andésina ». Je suis un pacifiste, je vous laisse choisir !

De toute façon, avant d'en arriver à Essey-lès-Nancy, on est passé par « *Accacium, Acceeia, Acey, Arcey* près de Nancy, Assey ».

Le nom de « Sainte-Geneviève » donné à ce terroir est très ancien. Il en est fait mention dans une charte du duc Mathieu II en 1248. Un ermitage placé sous la protection de ladite sainte s'y trouvait, ainsi qu'une chapelle, qui devinrent propriétés de la primatiale de Nancy en 1602. Les ermites devaient vivre suivant les préceptes du frère Pierre Seguin, pratiquer le jeûne et la prière. Leur journée commençait à 3 h 45 ! Ensuite elle se passait en prières et travail manuel. Le jeûne était de rigueur, pendant lequel ils n'absorbaient qu'une très légère collation : fruits, pain sec.

Ils faisaient partie de la « Congrégation des Ermites de Lorraine », homologuée au parlement le 14 juillet 1713. Ses statuts interdisaient à ses membres de commercer. Ceux mariés ou cotisables (imposables) devaient, pour être ermite, se démunir de leurs biens. Je ne sais pas s'ils devaient aussi se départir de leur épouse ! Il leur était défendu de quêter sous peine d'être emprisonnés.



Leur costume était d'étoffe brune et raide, sur lequel se voyait une croix blanche du côté droit. Leur vie était claustrale, ils n'étaient pas autorisés à sortir de leur cellule. Ils vivaient des dons faits par les pèlerins et par les nobles, comme Marguerite de Gonzague, épouse du duc Henri II.

À remarquer que cet établissement est situé géographiquement sur le territoire de Dommartemont.

Lors de la grande Révolution, on y célébra en 1790 une fête patriotique. Un monument commémoratif fut édifié, sur lequel on lisait : « Le 19 avril de l'an premier de la liberté fut élevée cette pyramide, sur la côte Sainte-Geneviève, à une lieue de Nancy. La messe fut célébrée par monsieur l'abbé Anthoine, grand chantre de la cathédrale, aumônier de la garde nationale de cette ville [Dommartemont] en présence d'une armée d'environ 6 000 citoyens venus pour former la coalition et prêter le serment d'être fidèles à la Nation, au Roi et à la Loi ». Ce monument a disparu à la Restauration.

Par la suite, les bâtiments subirent le même sort que toutes les propriétés ecclésiastiques : ils furent vendus comme bien national. Le citoyen Turck-Bertier les acheta pour 684 francs. Il y fit construire une ferme agrandie d'une bergerie. En 1839, il créa une école d'agriculture (ancêtre de celle de Pixérécourt).

Jusqu'en 1835, le mardi de Pâques, quelques dévots y venaient en pèlerinage. Après leurs prières, ils pouvaient se distraire à la petite foire qui s'y tenait, composée de baraques de jeux, ce qui n'attirait pas que des pèlerins. On dit même que les réjouissances y étaient si païennes que le recueillement des ermites en était troublé. En conséquence, monseigneur Scipion-Jérôme Bégon, évêque de Toul, interdit en 1737 l'ouverture de la chapelle, ces jours-là.



La mission japonaise  
à la Revue du 25 avril 1911



Moutons sur la butte  
Sainte-Geneviève



En 1850, nouvelle destination, elle devint centre de spiritisme d'obéissance Allan Kardec ! C'était la mode, le grand Victor Hugo en était un fervent pratiquant. En 1889 eut lieu l'expropriation des terrains appartenant au baron de Klopstein en vue de l'édification de la batterie, dite « Sainte-Geneviève ».

Ensuite, le domaine fut racheté par un boucher-charcutier de la rue de la Commanderie à Nancy et enfin devint le restaurant que vous connaissez.

Je vous cite un passage du livre édité en 1916, *Les Monts sacrés de Lorraine* d'Émile Badel, barde de la Lorraine : « À Sainte-Geneviève, il y a une ferme vide où l'on vient d'établir une manière de cure d'air et d'hôtellerie champêtre. À Sainte-Geneviève, il y a un mur préhistorique où les titans de chez nous ont entassé des blocs énormes. »

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, un certain Émile Jacquemin avait projeté d'y élever une gigantesque statue de la Vierge-des-Armées.

En 1940, pendant la « Drôle de Guerre », l'armée française avait mis un canon antichar en batterie sur l'ancien chemin d'Agincourt. Lors de leur retraite, les canonniers laissèrent sur place quantité d'obus qui attirèrent les collectionneurs. Après la libération, la rumeur faisait état de la chute d'un V2 (qui heureusement n'exploda pas) au même endroit ! Pour les jeunes qui n'ont pas connu, je précise qu'il s'agissait d'une bombe propulsée par réaction ayant une très longue portée. C'était le dernier espoir d'Hitler.

Un semblable engin fut exposé place Stanislas. Je ne sais s'il s'agit du même (souvenirs personnels).

L'oppidum a été longtemps un terrain de manœuvres militaires. En novembre 1983, le maire d'Essey écrivit



au général gouverneur pour signaler le danger représenté par les grottes résultant de travaux effectués en 1918 pour y implanter des batteries d'artillerie. Il faisait remarquer très justement les dangers encourus par les promeneurs. Le général gouverneur, dans sa réponse, lui fit remarquer, tout aussi justement que, s'agissant d'un terrain militaire, les pékins n'avaient rien à y faire (c'était dit plus courtoisement). Revenu dans le patrimoine communal en 2010, le site est aujourd'hui déclaré Espace Naturel Sensible et doit être à ce titre préservé et valorisé.

Je dois vous citer deux pronostics populaires et météorologiques des anciens, concernant le bois de la butte : « *Quand lob o d'Chété è so chépe. Ma to manté* ». Pour ceux qui n'ont pas eu comme moi une grande tante patoisante (Joséphine alias « la Fifatte »), je traduis : « Quand le bois de Châtel a son chapeau, mets ton manteau ». Il y en a un autre : « *Quand lob ô d'Cheté ma so bonat, lé piuche name bon* ». Autrement dit : « Quand le bois de Châtel met son bonnet, la pluie n'est pas loin ».

Quelques lignes encore au sujet de la butte. Vous n'êtes pas obligé de les lire, c'est ésotérique !

Elle fait partie du « plateau de Malzéville » lequel, paraît-il, a, vu du ciel, la forme d'une tête de loup. Si vous ne me croyez pas, demandez confirmation aux pilotes de planeurs dont la base y est située. Sur les hauts de la commune voisine de Saint-Max, existe un lieu-dit « La Gueule du Loup » et une chapelle dont la croix de façade porte gravée une tête de loup. Elle est tout à côté de l'ancien oppidum dit de « Sainte-Genève ». Alors, lisez attentivement... On priait autrefois « sainte Genève d'Ardenne » pour être protégé des loups !

*Sortie nature sur la butte proposée par le Centre Permanent d'Initiatives pour l'Environnement de Champenoux*





*Plateau de Malzéville*

*Pain de Sucre*  
*Butte Sainte-Geneviève*



*Grottes sous l'oppidum*



*Le chemin d'Abron*

Le loup ou Lug était le dieu en chef de la mythologie celtique. Avec sa gueule, le soir, il avalait le jour et recrachait la nuit. À l'époque, il y avait sans doute beaucoup de loups, comme il y a maintenant beaucoup de sangliers. Je n'ai rien inventé, j'ai trouvé cela dans un traité d'astronomie ancienne.

Il y a pire : un érudit prétend que le plateau de Malzéville, notre butte, le Pain de Sucre et le bois de Saulxures forment un observatoire solaire ! Il prétend que la butte Sainte-Geneviève a la forme d'une goutte d'eau ; il précise que c'est une « strophoïde » ! Non, mais ! Et il ajoute en aggravant son cas : le dessin complet de la tête du loup avec la goutte forme la projection sur le sol d'une « analemme ». Je m'insurge contre des qualifications aussi barbares de notre site si bucolique (note de l'auteur : pour la compréhension de ces épithètes, revoyez vos cours de math-sup ou rendez-vous sur Wikipédia).

Le soleil est maintenant au zénith. Émile estime qu'il est temps de rentrer chez Catherine qui a promis de servir, pour commencer le repas, une quiche aussi emblématique de la Lorraine que les Alérions ! Il ne voudrait pas être accueilli par « la soupe à la grimace ».

Il est un peu déçu de n'avoir pas retrouvé l'entrée des grottes, sous l'oppidum, où, avec ses copains, il allait déranger les chauves-souris. Un dernier coup d'œil aux bovins qui paissent en bas de la falaise dans la pâture « les Longues Pièces » et il commence la descente. Il aurait bien voulu emprunter le chemin « d'Abron » (c'était aussi le nom d'un ruisseau, affluent du Grémillon : maintenant recouvert), mais la pluie de la veille l'a détrempe. Il ne s' imagine pas entrer chez sa fille les chaussures boueuses, Catherine n'apprécierait pas !



Il décide de traverser le vieux cimetière qui jouxte l'église Saint-Georges. Il y accède par « l'allée du Souvenir Français ». Il va se recueillir un instant sur la tombe de ses ancêtres.

Le premier nom gravé sur la dalle est un prénom Ernest, né en 1828, mort soixante-cinq ans après. Cette ancienneté donne toute légitimité à notre Émile pour raconter sa ville.

En passant, il salue les tombes des aviateurs alliés abattus dans le ciel d'Essey par la DCA allemande le 25 juillet 1944. Leur souvenir est entretenu au fil des ans et motive le statut de nécropole nationale avec le drapeau tricolore qui flotte au-dessus des sépultures.

À côté est enterré un prisonnier russe évadé, qui s'est suicidé le 12 juillet 1944 pour éviter la mort de 10 otages civils, après avoir tué un soldat allemand sur la route de Seichamps. C'était Ivan Baranov, né en 1920 à Krasnodar. Venir de si loin pour mourir à vingt-quatre ans et reposer dans une terre inconnue. La destinée est parfois déroutante.

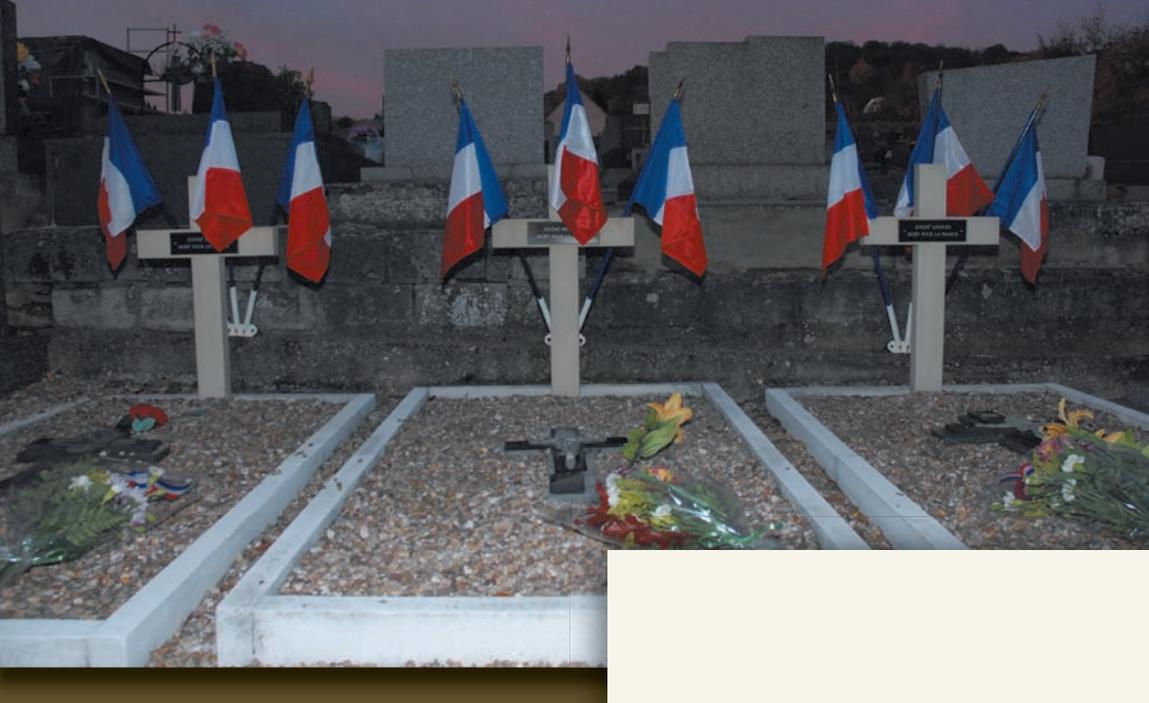
Au milieu du cimetière, Émile lit sur le socle du mémorial le nom des morts des deux guerres (la Grande, 1914-1918, qui devait être la dernière, et celle de la débâcle et du renouveau, 1939-1945). En haut de la colonne sont gravés les noms de militaires morts à celle de 1871 et pendant ou à la suite des combats des conquêtes coloniales. Des tombes plus récentes de soldats français « morts pour la France » nous rappellent leur souvenir. Certains sont là anonymement, c'est pour eux une deuxième mort.

En passant on peut saluer la mémoire d'Edouard Niquel, fusillé par les SS à Mamey, petit village de la vallée de l'Esch (la petite Suisse Lorraine, près de Pont-à-Mousson) où la fureur nazie s'est particulièrement



*Tombes des aviateurs alliés abattus en juillet 1944*





*Tombes de soldats français  
« morts pour la France »*



*La tombe de Jeanne d'Arc à Essey*

*La sépulture de l'abbé Pierre Thouvenel*



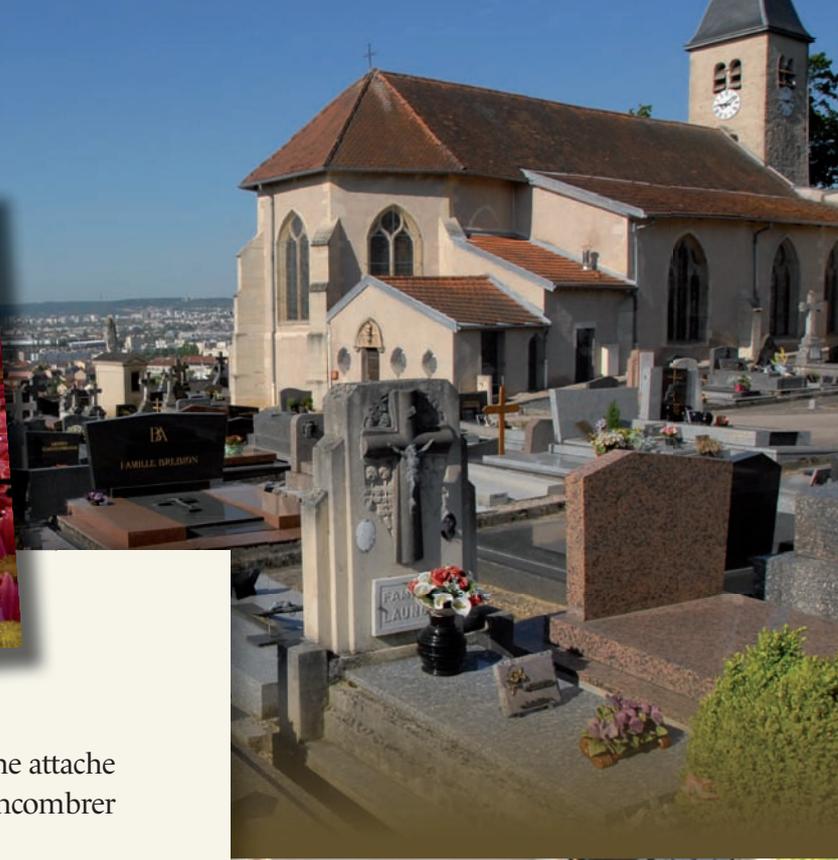
manifestée, tuant des dizaines d'innocents, brûlant des villages entiers, comme à Martincourt.

Un autre soldat valeureux y a sa dernière demeure. Il s'agit du général de Corps d'Armée Louis Koeltz, Grand Officier de la Légion d'Honneur, ancien élève de Saint-Cyr, de l'École Supérieure de Guerre, combattant en 1914-1918 et en 1939-1945, né en 1884, inhumé à Essey-lès-Nancy le 29 mai 1970.

Mieux encore, si vous n'êtes pas pressé, vous vous inclinerez devant la tombe de... Jeanne d'Arc ! Pour ne pas rallumer une guerre entre historiens – car ce sont celles qui durent le plus longtemps – je vous précise tout de suite qu'il s'agit simplement du nom en religion d'une religieuse née Schweitzer. Dommage, imaginez les foules venant en pèlerinage et la quantité de vendeurs de Jeanne à cheval (en plastique), sur le parvis de Saint-Georges ! – Qui apprécierait qu'il y ait des baraques à frites installées dans l'allée du Souvenir Français ? – Sans oublier « le Brandon de Rouen », délicieuse confiserie créée spécialement chez Brébion.

En sortant à sa droite, Émile passe devant la sépulture de l'abbé Pierre Thouvenel, qui fut deux fois curé d'Essey. D'abord de 1785 à 1791, année où il refusa de prononcer le serment civique à la Constituante. Il fit comme beaucoup de ci-devant, il se réfugia à Coblenche.

Aimait-il tant que cela sa paroisse ? Il y revint après avoir prêté tous les serments exigés le 21 fructidor an X. Pour ceux qui ne sont pas habitués, je traduis : 8 septembre 1802. Rappelez-vous, c'est le mois où, dans votre jeunesse, vous alliez « rapiner » les fruits mûrs, d'où fructidor ! Pour en finir avec ce personnage, sachez que, nommé chanoine, il est décédé ici, en 1825, après quarante-et-un ans de ministère ! Trois autres chanoines lui tiennent



compagnie sous terre, mais ceux-ci n'ont aucune attache avec Essey. Je ne les cite donc pas, pour ne pas encombrer votre mémoire.

Ce monument simple, en partie caché par un buis, ne comporte aucun signe de catholicité ; seule une colonne surmontée d'une urne de pierre domine la tombe. Surprenant ! Était-ce parce que Thouvenel avait été prêtre constitutionnel ? Mais alors, ses colocataires sont frustrés !

À proximité, une sépulture, bien que moderne, proclame que « depuis 1631 y reposent les membres de la famille Racadot ». Si je pouvais les rencontrer, que ne m'apprendraient-ils pas ? Ce sera pour après (le plus tard possible !).

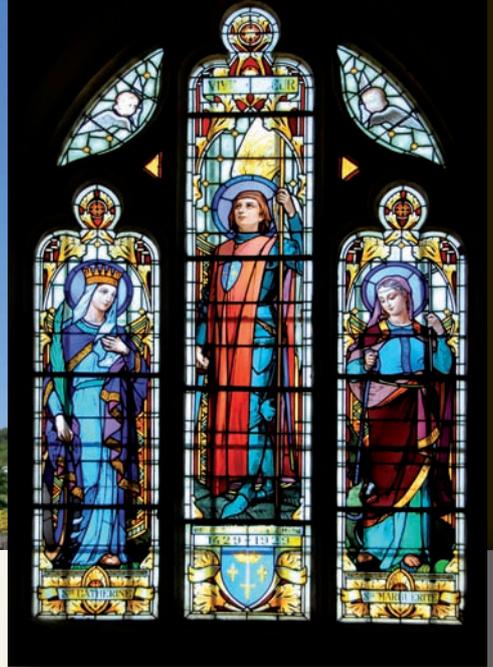
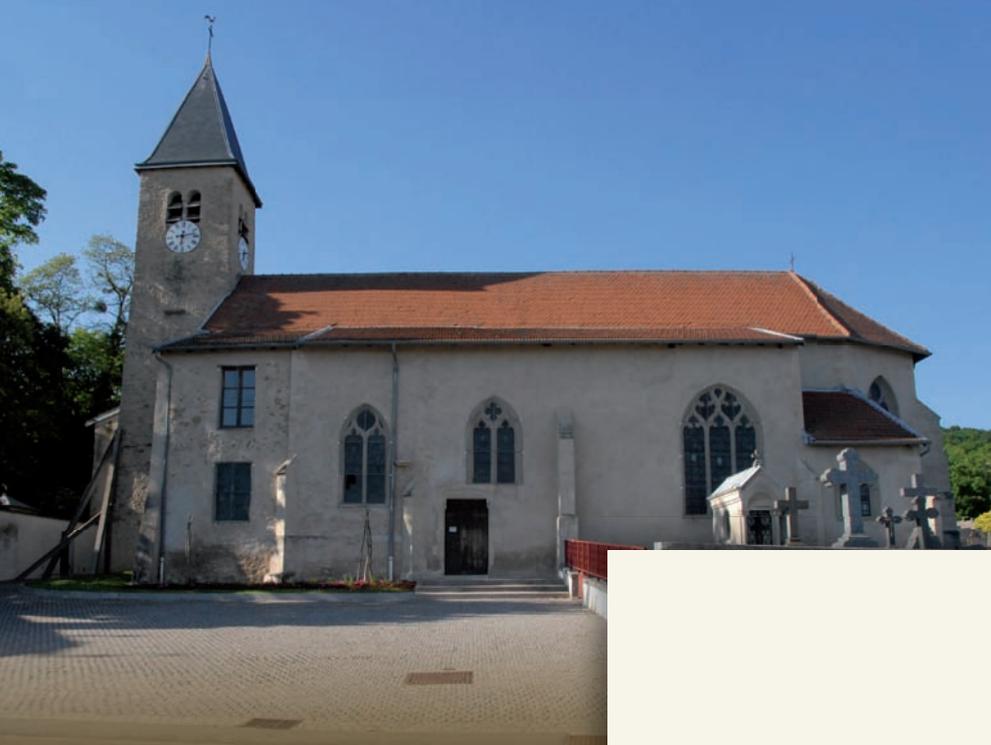
Cette famille n'est pas la seule à être aussi anciennement ascéenne. Je citerai les Huguin. Un ascendant Nicolas Huguin né en 1756 a été un des signataires du cahier de doléances en 1789. Il est décédé en 1836 à quatre-vingts ans, âge respectable pour l'époque. Le plus ancien connu, Pierre Huguin, né en 1690, est mort écrasé par la cloche qu'il réparait, le 8 juin 1735. Était-ce le bon air des coteaux ou les erreurs des BMS (registres d'état civil de l'ancien temps, S pour sépultures) ? Les décès de plusieurs centaines y sont inscrits : le 1<sup>er</sup> mars 1676, mourut et fut inhumée à Essey une veuve Gillette, âgée de cent ans.

Le 7 décembre 1676, c'était au tour de Nicole Bouliot (bien sûr veuve) de mourir au même âge.

En 1710, le 30 janvier, s'éteignait à Essey Mengeotte Brinquard, veuve de Émile Burtin, elle aussi âgée de cent ans.

Les hommes firent mieux, leurs épouses étant sans doute à leurs petits soins : le 20 février 1758 décéda à Essey C. Masson, âgé de... 156 ans ! Il a été inhumé





dans la vieille église d'Essey (Saint-Georges). Mon collègue Bernard Schnell, amoureux futé de notre ville, n'est pas un gogo sceptique (comme doit l'être un historien). Il a cherché où était l'erreur... Il a trouvé qu'en fait, ce C. Masson est mort à 56 ans. C'est d'ailleurs précisé sur le registre des BMS. L'erreur est due à un coup de burin malheureux, qui a motivé la légende !

Un autre est mort à 104 ans, mais il était Tomblainois ; restons entre nous !

Pour d'autres, le dernier voyage s'accomplissait plus tôt : Nicolas Nacard mourut dans la nuit du 11 au 12 octobre 1709, sans que personne ne s'en aperçût, étant seul dans une étable, où il était couché après avoir été reçu par amitié, comme un pauvre qui passait son chemin. Il était âgé d'environ 14 ans. Remarquez la notion plutôt surprenante de l'amitié, qui condamnait... l'ami à dormir avec les bovins !

Anne Marin, femme d'environ 45 ans, demandant son pain, tomba malade à Essey, où elle est morte le 11 avril 1710.

Émile se rappela l'expression de son grand-père : « Ça lui a fait passer le goût du pain » pour dire de quelqu'un qu'il était mort suite à un événement fâcheux. Je m'abstiens de tout commentaire.

Ce n'est pas arrivé à Berthe Laroche, dont l'épithaphe indique qu'elle est née en 1890 et décédée en 1991. Voilà donc une authentique centenaire ascéenne !

Émile est maintenant devant l'église Saint-Georges, la plus ancienne d'Essey. On la trouve nommée dans un acte épiscopal de 1127. Elle est inscrite au titre des monuments historiques. La cure, comme le village, a été donnée en 780 par Angelrame, évêque de Varangéville à l'abbaye de Gorze (près de Metz). Sans certitude, en



965 l'empereur Othon confirme son appartenance à l'abbaye bénédictine de Bouxières-aux-Dames. Par la suite, la moitié appartient à une dame Cunégonde (sans rire !) qui en fit donation aux bénédictins de Flavigny. Si son extérieur est austère, l'intérieur est grandiose, elle a été agrandie plusieurs fois. On y remarque un tableau exécuté par Demange Prot et classé monument historique depuis 1971. Il représente, parmi d'autres personnages, la vierge Marie tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Plusieurs pierres tombales y sont visibles. Un orgue imposant et de qualité accompagnait les offices. Le clocher est pourvu de trois cloches qui, provisoirement, ne sonnent plus, en attendant le renforcement de la tour. Anciennement, cette carence aurait désespéré les vigneron, craignant la grêle. En effet, la croyance populaire voulait que les ondes du son des cloches éloignent les nuages menaçants et l'on sonnait à tour de bras pour les envoyer ailleurs : pratiquement, sur les villages voisins. Les paroissiens de ces derniers protestaient contre ce sans-gêne. Les préfets furent saisis de plaintes, qui entraînèrent l'interdiction de ces sonneries. Le coq qui domine cet édifice n'est pas celui d'origine, vous vous en doutez bien ! Il ne restait en bon état que le bec et heureusement la langue, il fallait continuer à annoncer « la bonne parole ». Quand la décision fut prise, on demanda à M. Linge d'en installer un neuf. Cela donna, comme c'est l'usage, motif à réjouissances au cours desquelles les demoiselles (il y en avait bien plus que maintenant) vendirent de petites broches en forme de coq. Elles récoltèrent 278 francs, dont ont profité les œuvres missionnaires. Et aussi à la composition d'une ode au volatile métallique, par le curé de Champenoux, l'abbé Miot. Je vous en transcris trois extraits sur six :





### Au vieux coq d'Essey

1) Vieux coq d'Essey, toi qui montas la garde,  
Sous le vent qui rugit, sous le soleil qui darde  
Ses rayons enflammés, sous l'orage grondant,  
Sous le ciel en courroux où hurle l'ouragan,  
Après plus de cent ans, ta tâche est terminée  
Et tu vas désormais finir ta destinée  
Au rancart, tristement.

5) Maintes fois dans les champs, par les sentiers, les vignes  
Tu vis se dérouler des idylles insignes,  
Puis tu vis des époux échanger leurs serments  
À l'église... et plus tard des bébés vagissants,  
Tandis que les marmots se ruaient aux dragées,  
Heureux et délirants

#### Moralité

6) Hélas tout est fini. Va ! serviteur fidèle,  
À beaucoup d'indiscrets, tu servis de modèle.  
Du haut de ton clocher, tu restes muet,  
Et de ta bouche ouverte, aucun son ne sortait.  
Voilà pourquoi ta langue, en ton bec reste intacte.  
Vieux coq, repose en paix !

Abbé Miot

Autrefois, un couloir sombre de deux mètres de largeur desservait le presbytère et le château, permettant au curé et au châtelain de gagner l'église, bien à l'abri, par la porte du clocher (dixit Victor Boudot, instituteur en 1888).

Je ne vais pas vous la décrire en détail, reportez-vous aux nombreuses illustrations du livre, ou mieux, allez la voir. Vous y accéderez en montant les cinquante



marches précédant la terrasse où se situait l'ancien presbytère, votre cœur ne s'en portera que mieux. Selon le bulletin municipal de 1971, sa démolition a permis la création d'un parking utile lors des inhumations. Les défunts apprécient-ils ? Les employés des pompes funèbres certainement !

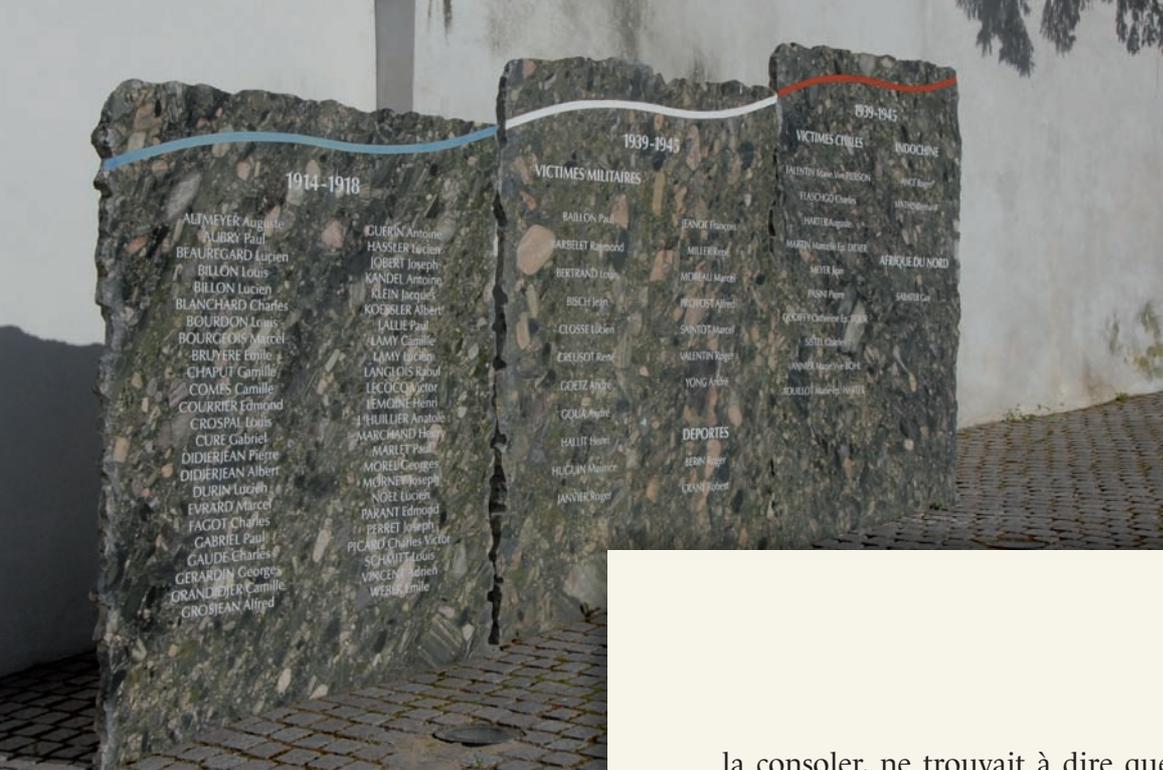
Imaginez les enterrements d'autrefois : le corbillard empanaché et habillé de noir et d'argent, tiré par un cheval poussif que le cocher coiffé de son bicorne n'avait même pas besoin de conduire, il connaissait le chemin aussi bien que lui. Les suiveurs, famille et amis ahanant par le chemin de la Fallée dans leurs habits du dimanche, suivant la rude montée vers l'église. À l'arrivée, beaucoup étaient sans souffle et sans voix (cela évitait peut-être les commentaires fielleux à l'encontre du trépassé). En été, les bons vivants au ventre rebondi suaient à grosses gouttes. Ils avaient hâte d'être au frais dans l'église. En hiver, le verglas rendait dangereux le cheminement des éplorés (aussi de ceux qui étaient là, à titre de bon voisinage) et du cheval, que le cocher avait parfois oublié de ferrer à glace.



Le père d'Émile lui avait raconté qu'aux obsèques de son oncle Jules, en plein mois de février, vers 1927, le canasson, arrivé à mi-côte, avait refusé obstinément de poursuivre ses efforts. Il restait inerte, les naseaux soufflant à ras la glace qui aurait dû fondre si l'haleine de l'animal avait été plus chaude. Pendant ce temps, le glas envoyait ses notes lugubres vers les nuages noirs annonçant la bourrasque. À l'entrée de l'église, le curé attendait impatiemment le défunt.

Le cuir de la haridelle était insensible au fouet du cocher, c'était désespérant ! La tante Marguerite (la veuve) était consternée ; sa voisine l'Alphonsine, pour





la consoler, ne trouvait à dire que « Mais le Jules a le temps maintenant, te retourne pas les sangs à t'en rendre malade, tu n' vas quand même pas l'accompagner dans l' trou ! ». Ça ne suffisait pas à sécher les larmes de l'explorée.

Pousser le convoi s'était avéré impossible par manque d'appui au sol, tirer l'animal n'avait pas vaincu son entêtement. On envisagea le port du cercueil sur les épaules de six volontaires. La Marguerite s'y opposa, de peur qu'ils glissent et que son homme ne prenne froid, le cercueil fracassé sur la glace.

Et comme toujours, chacun donnait son avis sur ce qu'il fallait faire. La solution vint d'un cousin maquignon : il préconisa de doper le cheval avec du foin imbibé de mirabelle (l'eau-de-vie). Ainsi fut fait, l'oncle put gagner son dernier domicile !

La démonstration prouva une fois de plus que les produits de notre Lorraine étaient de qualité.

Émile n'en a pas fini avec les souvenirs douloureux. Le long du mur de clôture du Haut Château s'élèvent les stèles rappelant les décédés des deux guerres déjà citées et aussi les victimes de la barbarie nazie. Bien des patronymes gravés dans la pierre lui sont connus. Il en est tout triste.

Regardant la statue de la Vierge, édiflée devant le cimetière en 1948 par la population pour la remercier de sa protection pendant la dernière guerre, il ne peut s'empêcher de penser qu'elle n'avait pas complètement rempli sa mission, si l'on en juge par les dix morts des bombardements dont les noms sont gravés sur la stèle des victimes civiles.

Pensif, il regarde le panorama s'offrant depuis là. Pour ne pas être gêné par les rayons du soleil, il a mis sa



main droite en visière comme devaient le faire les guetteurs de l'ex-donjon voisin.

Émile distingue les nouveaux quartiers de la ville : Mouzimpré avec ses tours HLM, la rue Mère Térésa, son petit groupe commercial et sa maison médicale, le prolongement de l'avenue du Général Leclerc, qui passe devant la nouvelle église au vocable de Saint-Pie X, et la toute nouvelle avenue de l'Europe qui franchit le Grémillon sur un nouveau pont et rejoint l'avenue de Brigachtal, ville allemande jumelée avec la nôtre, et surtout le terminus du tramway, dont on dit tant de mal ! Émile se promet de l'essayer pour juger.

Depuis 2000, ce véhicule, circulant sur roues mais guidé par rail, emprunte la rue des Prés pour aller à Nancy. Pour les riverains, cela s'est traduit par un niveau de bruit élevé, les obligeant à s'équiper de double vitrage. Par contre, la circulation devenue à sens unique y a réduit le nombre de poids lourds polluants.

Émile se rappelle ce quartier de maraîchers qui vendaient directement leur production.

Sa montre lui consent encore un petit délai avant de rentrer se mettre à table. Le porche du Haut Château l'invite à une visite. Émile ne se fait pas prier. Pensez donc, quand il était gamin en culotte courte, ce domaine, entouré comme aujourd'hui de hauts murs, excitait sa curiosité et celle de la bande de garnements l'accompagnant. L'accès n'en était pas public, c'était la propriété d'Édouard de Metz-Noblat qui le vendit à J. et Madeleine Garçot en 1958.

Émile est admiratif des arbres majestueux qui créent des kiosques d'ombre où il doit faire bon se reposer. Les massifs fleuris ajoutent une note colorée à la pelouse, soigneusement entretenue.





Il est bien content de pouvoir enfin admirer la belle façade Renaissance du château et imagine les fêtes somptueuses qui y étaient données.

En juin 1985, la municipalité s'en est portée acquéreuse, le contrat fut signé en janvier 1987. La demeure et le parc devinrent un lieu de détente pour les Ascéens de tous âges. Il s'y fait aujourd'hui des expositions et diverses manifestations culturelles.

C'est pendant les vacances scolaires un centre aéré, où s'ébattent les bambins, avenir de la cité. Ils ont à leur disposition des jeux et agrès divers, une grande pelouse et l'ombre des frondaisons.

Les anciennes écuries ont été récemment transformées en cantine scolaire ; le grand air stimule l'appétit des écoliers.

Pendant la dernière guerre, ses caves servaient de refuge, lors des bombardements. De l'aveu de vieux Ascéens, monter du village jusque-là prenait tellement de temps, qu'il n'était pas rare qu'à peine arrivés, la sirène sonne la fin d'alerte. Il n'y avait plus qu'à redescendre ! Aussi, bien des dames âgées se contentaient de rester dans les vergers de la côte, priant pour être épargnées.

Émile a envie d'une pause, un banc lui tend les bras. Il s'assied. Le soleil réchauffe ses vieux os, le voilà pris d'une délicieuse somnolence. Tout à coup, un grand bruit de roues trouble son repos ; s'entendent aussi le trot de nombreux chevaux et les accords d'une fanfare. Des mousquetaires précèdent et suivent un carrosse, tout d'or chamarré, depuis lequel un homme et une belle dame saluent les badauds. Et tout ce monde

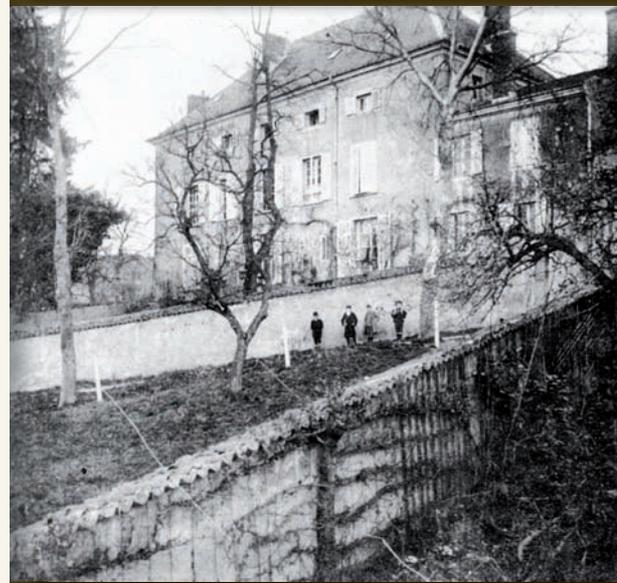


s'engouffre sous un porche et disparaît à sa vue. Surpris, Émile n'a pas eu le temps de se lever pour saluer le Roi-Soleil, Louis le quatorzième qui vient ce 26 octobre 1681 se reposer quelques jours en cette aimable demeure qui remplace la précédente, détruite sur l'ordre de son père, lequel n'aimait pas la Lorraine et le lui avait bien fait sentir. Émile s'interroge sur ce qu'il doit faire ; doit-il aller présenter ses respects au Roi ?... Il n'en a pas le temps, quelqu'un le secoue... C'est ce sacré Charlot, un copain d'enfance, qui le réveille : — Ah ! nom de nom, j'te croyais malade, eh ! Il est l'heure de la soupe.

Et voilà comment on revient à la banalité !

Le gîte et le couvert devaient y être bons, puisque le grand monarque donna l'adresse à son fils, le grand dauphin Louis (ils n'avaient pas beaucoup d'imagination, le même prénom était donné à toutes les générations) qui y vint en 1688.

Un autre personnage, illustre prédateur, aurait séjourné à Essey : Napoléon 1<sup>er</sup>. Je ne saurais vous dire où et pendant combien de temps.



Épreuve d'artiste 1939



Le Haut Château, l'église Saint-Georges,  
le presbytère (aujourd'hui détruit)  
réunis par le couloir (détruit) - 1906

Nancy 4 avril 1906

La Lorraine Illustrée.

— Environs de Nancy. - Le Château d'Essey et l'Église.

Eugène



La Lorraine Pittoresque  
156. - ESSEY. - Eglise et Château

